

logue est miraculeux. Le seigneur du lieu, se croyant visé avec sa famille, par un sermon dirigé contre le luxe, fait saisir Grignon de Montfort, qui est enfermé, par son ordre, dans la prison du district. Le lendemain, quand on veut s'assurer de sa présence, le prisonnier a disparu, malgré les portes solidement verrouillées ; à la même heure, il prêche, sans embarras, dans l'église de la paroisse.

Nous verrons, par la suite, d'autres attentats et d'autres prodiges. Mais l'hostilité ne vient pas seulement des habitants, dérangés dans leur conduite, elle part de plus haut et de plus loin. Elle vient du jansénisme ou du calvinisme, des clercs ignorants ou jaloux, des intendants, des gouverneurs militaires, des vicaires généraux et des évêques. C'est l'histoire de cette lutte qu'il nous reste maintenant à raconter.

VIII

BRETAGNE

CHRONOLOGIE : *Missions avec M. Leudiger (février-sept. 1707). L'ermitage de Saint-Lazare et les missions dans le diocèse de Saint-Malo (oct. 1707 à fin 1708). Nantes, missions en Basse-Bretagne ; le drame de Pontchâteau (fin 1708-sept. 1710). Interruption des missions, les inondations de Nantes (sept. 1710-mai 1711).*

Nous avons laissé Grignon de Montfort, après ses voyages d'intercession à Rome et au Mont-Saint-Michel, recommencer seul l'évangélisation de la Haute-Bretagne. En février 1707, il entre en rapports avec M. Leudiger. Depuis longtemps, il se sentait attiré vers le missionnaire, dont on lui vantait les exploits apostoliques et qui jouissait dans toute la province d'un grand renom de sainteté. Il avait rêvé, sur les bancs de Saint-Sulpice, de faire sous sa bannière ses premières armes, et il l'aurait choisi pour chef si M. Leschassier ne l'avait détourné de cette aventure. L'association retardée ne présente plus maintenant des conditions aussi favorables. Avec l'âge, le maître s'est durci dans ses habitudes, il pousse jusqu'à la raideur la sévérité de ses règlements. Grignon a désormais trop d'expérience et de maturité pour être un élève. Dans le petit groupe qui travaille en commun, il s'efforcera de tenir humblement sa place, mais ses originalités inconscientes indisposent le directeur et font naître chez ses condisciples une croissante jalousie. Ensemble, ils visitent une partie du diocèse de Saint-Malo (Beaulou, Le Verger, Merdignac, Saint-Suliac, Becherel), puis de là, passent au diocèse de Saint-Brieuc. Une page des souvenirs de Chateaubriand nous aide à imaginer le caractère de cette contrée : « Durant quatre mortelles lieues, écrit-il, nous n'aperçûmes que des bruyères

guirlandées de bois, des friches à peine écrêtées, des semailles de blé noir, court et pauvre, et d'indigentes avénieres. Des charbonniers conduisant des files de petits chevaux à crinière pendante et mêlée ; des paysans à sayons de peau de bique, à cheveux longs, pressaient des bœufs maigres avec des cris aigus et marchaient à la queue d'une lourde charrue, comme des faunes labourant. Enfin, nous découvrîmes une vallée au fond de laquelle s'élevait, non loin d'un étang, la flèche de l'église d'une bourgade : les tours d'un château féodal montaient dans les arbres d'une futaie éclairée par le soleil couchant (1). »

A la Chèze, près de Loudéac, Notre-Dame de Pitié, que le Bienheureux a relevée en accomplissement d'une prophétie de saint Vincent Ferrier, possède une statue en bois doré, qu'il a offerte, un devant d'autel que probablement il a peint : autour de la Vierge, abritant de son manteau les seigneurs du lieu, duc et duchesse de Rohan, en costumes fleurdelysés, un prêtre, une religieuse, un moine, un groupe de mendiants sont rassemblés et, comme dans les tableaux de primitifs, l'auteur s'est représenté lui-même en posture de donateur, revêtu d'un surplis romain à longues manches, à genoux et priant, les bras étendus vers sa protectrice.

Après une retraite à Saint-Brieuc, marchant à travers les landes que la digitale commence à fleurir, il traverse le village de la Trinité-Porhoët, dont les murs de schiste sont coiffés de chaume. On chante dans l'église les litanies de la Vierge. Il entre pour y mêler sa voix, il fait un sermon et donne à l'image sculptée sur le portail le nom de Notre-Dame de Lumière qui lui est resté.

A Moncontour, il disperse une foule de danseurs avec sa fougue ordinaire, puis M. Leudiger prêche sur la prière des morts. Le P. de Montfort a toujours eu, pour les âmes du Purgatoire, une dévotion particulière (2). Il conseillera régulièrement, par la suite, de consacrer les lundis de l'année en messes et bonnes œuvres à leur intention. Après le prêche, il fait spontanément une quête en leur faveur. Incident minime qui décide du sort de l'association. Sans le vouloir, il s'est mis ainsi en contravention avec le règlement du directeur qui

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 70.

(2) Aux âmes du Purgatoire.
Je compatis tous les jours.
A Laudes j'en fais mémoire.
Je leur donne du secours.
C'est mon plus doux exercice.
Que de leur rendre service. (Cantique 135).

interdit de recevoir des aumônes. M. Leudiger, inflexible sur la discipline, sans égard pour les services rendus et pour la valeur de son auxiliaire, lui signifie sur-le-champ son congé. Par la suite, il regrettera, mais trop tard, la rupture irréparable.

★★

Grignon de Montfort ne s'éloignera guère du lieu de séparation. Il éprouve soudain le vif désir d'une rentrée en soi-même. Depuis les extases délicieuses dans le taudis du Pot-de-Fer, il n'a pu se réserver une semaine de vraie solitude. Sans doute, il réserve, chaque jour, une large part à l'oraison. Mais une activité incessante, prenant souvent la forme de la bataille, absorbe plus qu'il ne convient l'attention du missionnaire et use peu à peu le trésor de ses heures contemplatives. Une âme s'épuise en bonnes œuvres si la lecture et la méditation ne viennent l'alimenter : la mer elle-même se tarirait sans la source qui sort des montagnes. « Laissez-moi, disait un jour le Bienheureux qu'on dérangeait dans sa prière pour aller confesser des pénitents ; laissez-moi ; si je ne suis pas bon pour moi-même, comment le serai-je pour les autres ? » L'homme qui s'est le plus prodigué pour l'exercice extérieur de la charité ne manque pas de mettre ses disciples en garde contre le danger qu'elle présente « en faisant perdre à quelques-uns l'esprit d'oraison et de recueillement ».

Il rappelle, à plusieurs reprises, dans une forme admirablement concise, que ce qui compte le plus, c'est la qualité de l'être et non les choses visibles qu'il accomplit. « Estimez, écrit-il, plus que toutes les choses extérieures, celles qui sont dans le cœur. » Et encore de lui, cet avis : « Ne vous épanchez jamais tout à fait hors de vous-même où est le royaume de Dieu (1). »

Contemplation, action : ce sont les deux temps de la respiration de l'âme ; par l'un on aspire, par l'autre on insuffle la vie. Montfort a tant donné, qu'il éprouve le besoin de recevoir, de laisser se remplir le réservoir des grâces.

Il continue vers l'Est et se retrouve au pays natal. Sans doute est-il guidé par quelque souvenir d'enfance, par l'invitation de la nature hospitalière. L'asile qui va l'accueillir ressemble peu à la soupente de l'escalier parisien. Dans un éboulis de rochers, dans un frissonnement d'eaux courantes, l'ermitage de Saint-Lazare domine la vallée du Meu, à l'orée de la forêt de Broceliande. Un chêne l'abrite, qu'on disait hanté par les fées. Du seuil de son habitation rustique, le soli-

(1) *Grandes maximes* VI, 4, 5, 6.

taire pourra confronter ses visions avec la nature et constater, comme saint Bernard, l'intime concordance de leurs leçons. Accompagné seulement de ses deux fidèles, frère Mathieu et frère Jean, il pénètre dans ce beau désert. Le vieux prieuré n'est que décombres. Tant bien que mal, les pieux explorateurs établiront dans ces ruines trois gîtes aventureux. Ils ne demandent pas plus pour être à l'aise. Mais le P. de Montfort a l'âme d'un bâtisseur d'églises. Il ne peut supporter sans tristesse l'état de la chapelle livrée aux ronces et aux corbeaux. Et voici qu'à son appel, comme à la Chèze, des travailleurs volontaires affluent du hameau voisin de la Bachelleraie. Le petit sanctuaire est restauré, le Bienheureux installe dans le chœur Notre-Dame de la Sagesse. Mais comment, désormais, garder pour lui seul l'usage du nouvel oratoire et refuser à ses humbles collaborateurs la récompense de leur zèle ? De grand cœur, il leur en ouvre l'entrée ; il les entraîne à la dévotion du Rosaire et, à cet effet, place devant l'autel, sur un prie-Dieu, cet énorme chapelet que plusieurs personnes pouvaient parcourir des doigts en même temps, et dont les grains, de la grosseur d'une noix, furent distribués aux fidèles pendant la tourmente révolutionnaire.

L'ermitage de Saint-Lazare relâche peu à peu de son silence monacal et devient, à certains jours, un lieu de pèlerinage. La ferveur se réveille dans la contrée. Les curés des paroisses avoisinantes demandent des missions. Et l'apostolat ne tarde pas à recommencer. Montfort prêche à Bréal, à Romillé, à Breteuil-Talensac, à Landujeau, à Medréac, dans la région de l'argile et du torchis où les villages se dispersent dans des champs de seigle et de colza. Il prêche dans l'église Saint-Jean, à Montfort. Ses parents sont venus de Rennes pour le voir et pour l'entendre. Il accepte, encore une fois de prendre un repas à leur table, mais à la condition d'y amener ses amis ; on y souscrit de confiance et, à l'heure dite, on voit arriver avec stupeur un défilé de pauvres hères hâves et vermineux, auxquels le prêtre fait les honneurs de la maison.

Grignon aime son pays natal ; mais il n'y sera pas prophète. Il veut laisser à Montfort un calvaire ; déjà à la butte de la Motte, il entame les terrassements. Le duc de la Trémoille, seigneur du lieu, intervient et ordonne de tout arrêter. Un an à peine après son installation au prieuré de Saint-Lazare, l'hostilité masquée qui le poursuit a retrouvé ses traces et vient le traquer au sein de sa retraite. L'évêque de Saint-Malo, criblé de rapports tendancieux, est pris de soupçons. Il n'ose pas prononcer une interdiction totale, mais il place le Père de Montfort en surveillance, en lui défendant de prêcher ailleurs que dans les églises. C'était interrompre la

mission permanente de Saint-Lazare, la plus chère au cœur du Bienheureux. Celui-ci sent se resserrer l'étreinte de ses adversaires. Pour échapper à leur malice, il prend du champ. Mais il laisse à Saint-Lazare un factionnaire : une pauvre femme inconnue qu'il a désignée d'office lors de son dernier prêche à Saint-Jean et qui, pour lui obéir, gardera seule, pendant vingt ans, la petite chapelle éloignée, en vivant de la charité des passants.

**

Attiré par l'amitié des Jésuites, par celle des Dominicains qui vont l'accueillir dans le Tiers-Ordre (1), par la protection du vicaire général, M. Barrin, par l'espoir renaissant d'un travail fructueux, le proscrit se dirige sur Nantes, vers la fin de l'année 1708. Il y séjournera jusqu'en avril 1711 et ce sera l'une des haltes les plus longues, sinon les plus paisibles de son existence.

A la communauté de Saint-Clément, qu'il a quittée en 1701 et dont il garde un souvenir assez amer, le désordre n'a fait qu'empirer depuis le départ du vénérable M. Lévêque, qui est allé, selon ses vœux, mourir dans son cher séminaire de Saint-Sulpice. Ce n'est pas là que le Bienheureux va s'établir, mais dans un faubourg du nord-ouest de la ville appelé Villeneuve-du-Marchix, d'où l'on domine la cathédrale et qui descend en pente rapide vers l'Erdre et ses tanneries, parmi les masures et les jardinets. La mission qu'il donne en l'église de Saint-Similien ne tarde pas à révolutionner ce quartier populaire, à tel point que l'évêché, assailli de rapports contradictoires, se demande s'il doit s'en réjouir ou s'en alarmer. Afin de prendre parti, le vicaire général, accompagné de plusieurs doctes théologiens, se glisse un jour incognito dans l'assistance. Un pieux tumulte les environne, dont ils sont tout d'abord incommodés. Pourtant ils écoutent, et voici que l'émotion du prédicateur et de la foule les gagne à leur tour. Ils tâchent de résister, mais en vain. Les hauts prélats sanglotent maintenant et s'épongent les yeux avec leurs mouchoirs. Ils s'en reviennent fort pâles à leur logis. La cause est jugée.

M. de Montfort, grâce aux libéralités d'une pieuse pénitente, s'installe non loin de là, au lieu dit Cour Catuy, sis dans la rue des Hauts-Pavés qui, partie de la place de Viarme, prend la direction de Vannes après avoir franchi les remparts. Une fois de plus il va nicher dans des ruines. De l'ancien

(1) Le 10 novembre 1710.

manoir de chasse des ducs de Bretagne qui devient la maison de la Providence, il ne reste qu'une chapelle délabrée qu'il remonte et quelques anciens bâtiments qui serviront d'abord d'ateliers pour les préparatifs des missions, et qui bientôt vont être envahis par les pauvres et les incurables (1). Ces hôtes habituels ne vont pas tarder à affluer.

Les deux hivers qui suivent l'arrivée du Bienheureux vont laisser, en effet, dans la mémoire des Nantais, le souvenir de deux catastrophes. 1709, c'est l'année en France du grand hiver. Du début de janvier à la fin d'avril, le froid, au dire de Saint-Simon, atteignit « le degré où il descend à l'extrémité de la Suède ». Vignes gelées jusqu'à la racine, récolte de blé presque entièrement perdue, c'est la famine assurée pour la plupart des artisans et des petits bourgeois de la ville. L'année qui suit, plus calamiteuse encore, c'est celle des inondations de la Loire.

Le fleuve capricieux et qui n'est pas tenu en laisse plonge alors dans la cité des bras nombreux, aujourd'hui comblés ou recouverts en partie, et découpe des îles basses et marécageuses. En février et mars 1711, une crue subite, aggravée par les obstacles que les engins de pêche opposent au passage des eaux, vient heurter avec furie les ponts de bois qui s'effondrent, entraînant les maisons et les moulins qui les bordent. Le niveau du fleuve est si haut qu'on navigue en barque depuis la rue du Port-Maillard jusqu'à la porte Saint-Nicolas en passant par le Boffay. Entre le pont de Pirmil au Sud, dont cinq arches sont renversées, et le pont de la Madeleine au Nord, le faubourg de la Biesse est entièrement submergé. Sous un ciel lugubre qui ne cesse de se vider en cataractes, mille courants bourbeux s'enchevêtrent et creusent des remous perfides au-dessus des arbres dont ils balayent les cimes. Agrippés aux plus hautes branches, réfugiés sur les toits et dans les greniers chancelants, des hommes et des femmes que le flot guette poussent des cris d'effroi et pour forcer l'attention tirent des coups de pistolet dans la nuit tombante. Il faudrait sauver ces condamnés, tout au moins leur porter des vivres. Mais l'entreprise est si périlleuse que les marins les plus hardis n'ont pas l'audace de la tenter.

Grignion apporte du pain. Où a-t-il trouvé cette denrée introuvable? Il s'avance vers les matelots hésitants, il leur parle, il les travaille, il les entraîne vers la flotte amarrée qu'il bénit. Puis il s'élance dans l'un des bateaux. On le suit. On rame avec assurance au milieu des dangers, parce qu'il

(1) L'hospice des Incurables qui a pris ainsi naissance est aujourd'hui confié aux Filles de la Sagesse.

affirme que nul ne périra et parce qu'on le croit. On touche au but, on jette les aliments par les lucarnes. On revient sain et sauf à la barbe du monstre liquide. Voici le saint prêtre qui descend au milieu des vivats et que se range le long des berges la barque, qui sera tenue longtemps dans la contrée pour miraculeuse.

A l'égard des éléments et des hommes, toujours le même courage persuasif. Il y a aussi, à Nantes, des bouges périlleux où croupissent des filles perdues, et des appartements cossus dont les hôtes se damnent à leur façon par le luxe et par l'insolence. On a vu à Poitiers le saint opérer auprès des premières. Voici, envers les seconds, l'un de ses comportements.

Il est entré, un jour, encore suivi du tremblant M. des Bastières qui nous a conté l'aventure, chez un grand bourgeois persifleur et récalcitrant, un des chefs de la résistance impie, nanti d'ailleurs de ducats et bien assis sur ses assurances. Grignion a placé son crucifix sur le coin de la cheminée et, posément, il s'est mis à genoux, pour parler d'abord à voix basse à son maître intérieur. Il s'adresse ensuite à l'intéressé que cette visite interloque : « Vous croyez, monsieur, que je suis venu pour mon propre compte. Vous vous trompez. Je ne suis rien que l'ambassadeur de Jésus et de Marie. Ne voulez-vous point me recevoir en leur nom? » La sérénité des incrédules repose sur des bases incertaines et fragiles. Rien ne les trouble comme la ferme affirmation de la foi, car au fond d'eux-mêmes ils en ont peut-être le désir. Le salrape, subitement décongestionné, a dit : « Je le veux bien. » Même il a suivi à l'église le pauvre prêtre, et s'est attaché à sa robe par le doux licol de la pénitence.

Parfois, le pieux propagandiste emploie des arguments différents. Il sait choisir, selon les cas, et s'il a l'air de céder à la violence, c'est que les outrages faits aux apôtres entrent aussi dans les vues du Seigneur. Nantes, en ce temps-là ville d'Université, offre maintes occasions de scandale. Les étudiants qu'il admoneste en chaire avec trop de vigueur tentent de le lapider. Au faubourg Saint-Donatien, comme à Moncontour et autres lieux, il donne l'assaut à un cabaret et disperse les ivrognes. Des fétards qui l'ont reconnu un jour de liesse se vengent de ses réprimandes en l'enfermant dans leur ronde grotesque et en chantant par dérision ses cantiques. Une autre fois, il n'échappe que de justesse à l'incarcération et à l'assommade. Il revenait à Saint-Clément et traversait les terrains vagues de la Motte-Saint-Pierre avant de franchir le pont-levis sur les douves des remparts. Des soldats et des artisans sont aux prises. Il se jette dans la

mêlée et parvient à les séparer. Mais, au moment de reprendre sa route, il remarque un objet insolite dont il demande l'usage. C'est, lui dit-on, une table marquetée qui sert au jeu de « blanc et noir », justement cause de ces querelles quotidiennes. Il n'en faut pas plus pour allumer l'indignation du missionnaire. Il bondit sur le meuble de perdition, le renverse, le frappe à coups de pied et le met en miettes. Beau tumulte dans l'assistance. Les soldats, ivres de rage, se précipitent sur l'agresseur, déchirent son manteau, arrachent ses cheveux et menacent de le tuer sur-le-champ s'il ne rembourse pas le dommage. Comme il ne s'agit plus que de son corps, M. de Montfort a retrouvé un calme parfait. « Combien cette table a-t-elle coûté ? s'informe-t-il. — Cinquante livres. — Je donnerais volontiers cinquante millions de livres d'or, si je les avais, et tout le sang de mes veines, pour faire brûler tous les jeux de hasard semblables à celui que je viens de détruire. » Ces paroles déchaînent une fureur indescriptible. On va sans doute le pendre ou l'égorger, lorsqu'un gradé prudent intervient et conseille de le conduire au château et de le remettre entre les mains du gouverneur qui fera justice. C'est sur le chemin de la prison que M. des Bastières rencontre son maître suivi d'une populace fort excitée.

« Il avait, dit-il, la tête nue et son chapelet à la main, qu'il disait à haute voix, le visage rayonnant et vermeil, et marchant à si grands pas que les soldats avaient peine à le suivre. » On ne le mit pas, cette fois, dans les fers, parce qu'un ami influent rencontré par hasard le délivra. Il en fut fort marri, disant qu'on le privait ainsi d'un bonheur auquel il aspirait depuis longtemps, qui était d'être prisonnier pour l'amour de Jésus-Christ.

★★

De sa maison des Hauts-Pavés il organise avec vigilance des missions qu'il va prêcher dans la province : à Landemont, sur les confins de l'Anjou (1), à la Chevrolrière où, malade, il aide, pieds nus dans la boue glacée, à porter la croix et, par ce remède paradoxal, se trouve instantanément guéri, à Saint-Fiacre, à Vertou, à Vallet, dans le pays des raisins, où le frère Mathurin, pour attirer les vendangeurs trop lents, parcourt les rangées de vignes en agitant une clo-

(1) Et, quelques mois plus tard, dans la même région, à la Boissière-du-Doré, la Renaudière, Saint-Sauveur et le Bouguerrais, en aval sur la Loire.

chette et en entonnant de sa belle voix un cantique de circonstance :

Alerte, Alerte, Alerte.
La mission est ouverte.
Venez-y tous, mes bons amis,
Venez gagner le paradis.

Mais le Bienheureux est tourmenté par un projet grandiose qu'il a hâte de réaliser : un sanctuaire colossal bâti à la sueur du front des hommes, comme une cathédrale, en commémoration des grâces répandues sur la Bretagne et en hommage de sa fidélité et de sa foi ; un monument sublime, répondant par sa taille et ses proportions à la ferveur renouvelée des foules chrétiennes, édifié en un haut lieu dont l'ascension use les genoux des pénitents et les détache tout à fait de la terre. Au sommet, dominant la contrée comme un phare, la Croix, seule et resplendissante, la tête perdue dans le ciel. Depuis quand cette idée a-t-elle germé dans son esprit ? Depuis le Calvaire qu'il a vu au Mont-Valérien sur le modèle de celui de Bétharram ? Depuis des temps plus lointains encore, qui se perdent dans les limbes de sa mémoire ? Il lui aurait plu d'y associer sa cité natale, mais l'indifférente l'a rebuté. Un grand Christ de chêne qu'il a fait sculpter par un artiste de Saint-Brieuc l'a suivi dans ses voyages et maintenant il cherche des yeux, en Basse-Bretagne, l'endroit choisi d'où ce Suzerain embrassera du regard le royaume couché sous ses pieds. Alors va s'ouvrir le drame de Pontchâteau, qui prélude par un attentat et qui se termine par le plus grand revers de cette existence mouvementée.

Jamais le saint homme ne s'est senti plus soulevé par son exaltation mystique et par l'élan des foules populaires. Jamais il n'a senti autour de lui se condenser plus de haines, se nouer de plus tortueuses machinations. A mesure qu'il avance dans son œuvre, il traverse un air plus lourd, une hostilité plus épuisante. Un tel acharnement n'est pas explicable par des divergences de doctrine ou par des compétitions d'amour-propre. Derrière le rideau des intrigues banales, on voit passer l'ombre surhumaine qui dirige toute la stratégie ténébreuse, qui anime au combat la meute écumeante et la jette au moment propice contre le serviteur de Dieu.

A Cambon, gros bourg au nord de Savenay où il vient de terminer une mission avec M. des Bastières, Grignon de Montfort s'apprête à gagner pour la première fois le bourg de Pontchâteau qui devait tenir tant de place dans son histoire.

La veille de leur départ, à la tombée de la nuit, une femme vient supplier les pèlerins de retarder leur voyage, afin de conjurer un danger mortel. Elle leur rapporte en tremblant une conversation qu'elle a surprise. Cinq hommes se sont concertés sous ses fenêtres : ils se posteront demain sur le passage des deux prêtres, dans l'intention de les assassiner. Si incroyables qu'ils apparussent, ces propos n'étaient pourtant pas imaginaires, puisque les bandits se tinrent au guet toute la journée suivante, le doigt sur la gâchette de leur pistolet.

Par bonheur, M. de Montfort avait cédé aux instances de son compagnon. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il commencera la mission de Pontchâteau (fin avril ou mai 1709).

En parcourant ces landes pensives, fourrées de genêts et de bruyères, trouées de place en place par des éperons de rochers, il a connu que c'était là la Terre promise, le lieu saint où il devait s'arrêter pour fixer dans le sol dur l'arbre insigne. Quelque temps il hésite entre deux emplacements voisins. L'un est une butte légère, à Rochefort-en-Crécy, au nord de la chapelle et de la maigre bourgade de Sainte-Reine. La tradition rapporte qu'après s'être assuré le concours des paroissiens, il passa la nuit en prières afin de connaître la volonté du Seigneur. Au matin, on reprit le travail commencé. Or, on s'aperçut que deux colombes, à mesure que la terre était arrachée du sol, la prenaient par pincées dans leur bec et la transportaient à tire-d'aile dans un autre endroit, distant d'une lieue et à mi-chemin de Pontchâteau, au point le plus élevé de la lande de la Madeleine. Cette intervention surprenante fut interprétée comme un signe et l'emplacement si explicitement désigné par les oiseaux du déluge fut définitivement adopté.

Si forte est l'impulsion qui vient du bon Père qu'on s'est jeté précipitamment à la besogne sans se préoccuper du poids ni de la longueur de l'entreprise. D'ailleurs, un autre signe achève de convaincre la bouillante équipe du consentement de la Providence. En 1673, l'année même de la naissance du Bienheureux, les anciens se souviennent avoir vu, au-dessus de ce canton où la pioche commence à retentir, des croix lumineuses environnées de drapeaux qui semblaient descendre du ciel pour présager une victoire. Sans nul doute ce tertre est prédestiné ; l'œuvre à laquelle chacun participe est une œuvre d'obéissance et de sanctification.

La foi soulève des montagnes ; c'est à la lettre de cette opération qu'il s'agit. L'énorme terrassement déplace des tonnes de rocher. A mi-hauteur, le défricheur a marqué d'un grand cercle l'emplacement d'un fossé. La terre qu'on retire, transportée à grand ahan, modèle au sommet un plateau artifi-

ciel surélevé de vingt mètres, sur le niveau primitif. Les ouvriers bénévoles, accourus à grands flots, répondent chaque matin à l'appel du chef qui les rassemble au son bizarre d'une conque marine. Ils portent comme insigne le scapulaire et le chapelet et s'encouragent en clamant des cantiques. Il en est venu de toute la Bretagne, des provinces voisines, des Flandres et de l'Espagne, et l'on parle sur le chantier tous les idiomes de la chrétienté, depuis le basque jusqu'au latin. Des travailleurs de tous âges, de tous sexes, de toutes conditions, des bourgeois et des paysans, des châtelains et des prêtres, des gens de robe et d'épée, des vieillards et des jeunes filles, confondus dans une fraternelle et joyeuse émulation, dans une égalité évangélique qui abolit les privilèges de caste et d'argent, qui soulage les âmes du dard de l'envie, de l'avarice et de l'orgueil, manient le pic et la pelle, poussent la brouette, endossent la hotte chargée de pierres et nul ne mange que la miche tirée du bissac, ne boit que l'eau de la fontaine puisée à la gourde, ne reçoit d'autre salaire que la satisfaction d'avoir payé par ses mains le tribut de sa pénitence et contribué par son effort à l'hommage rendu au Christ-Roi. Rien de semblable peut-être ne s'était vu depuis l'érection des cathédrales et la marche des Croisés sur Jérusalem.

Les pauvres sont nombreux dans cette armée pacifique. Ils ont apporté leurs bras et leur courage, mais ils manquent de pain. Pour ses enfants les mieux aimés, le bon Père va reprendre sa fonction de quêteur qu'il a si souvent pratiquée sans honte. Dans les hameaux voisins de la Viauderie, des Métairies, de la Painterie, de la Noé, au château de Deffais, on connaît son pas, on a pris l'habitude de sa maigre silhouette qui se découpe sur l'encadrement de l'huis. Nul ne résiste à sa main tendue. Et comme toujours, le merveilleux prête aussi son assistance au mendiant auréolé : fermier caché pour échapper au devoir de l'aumône et qu'il découvre dans la crèche aux bœufs, provisions toujours puisées et qui pourtant ne diminuent pas dans la huche d'un bienfaiteur, essieu brisé qu'il répare d'un simple attouchement, et encore, parmi tant d'autres belles histoires, la présence à ses côtés — tant de témoins pour le dire — de la Sainte Vierge.

Pendant que la longue tâche s'accomplit par la main des hommes et des anges, le prédicateur ne néglige pas ses missions. Avec l'aide de deux auxiliaires, M. Olivier et M. des Bastières, il circule dans la contrée avoisinante sans relâcher toutefois la surveillance des travaux. Le pays entre Loire et Vilaine se partage entre les landes de granit ponctuées de moulins à vent et la triste Brière dont les villages de pisé,

couverts de roseau, se chauffent à la « motte » et se groupent autour du puits rond où les femmes s'assemblent pour tirer l'eau à l'aide d'une longue perche. De Ponchâteau, il a gagné, par un chemin ombragé de chênes et de saules, Besné, puis Crossac dans les fraîches herbes. Il a longé les marais pour atteindre le rocheux Herbignac, puis Assérac bâti en plein vent au milieu des salines, bourg de tisserands et de broyeurs de lin. Il a officié à la chapelle de Trologo, à Pen Be au bord de la mer, très bleue les jours de beau temps et qui tourne au vert délavé dans les après-midi de grisaille. Quittant la côte déchirée où s'ouvrent quelques bancs de sable, il est remonté au haut pays, à Massilac et Camoël, terres rudes où le granit affleure, et vers Saint-Molf, il a croisé sur la route du troc les paludiers en culotte courte, en veston bleu de roi, sous leurs larges chapeaux de mousquetaire, qui vont porter le sel et chercher le grain dans l'arrière-pays.

Le 13 septembre 1710, la veille du jour qu'il a fixé pour la bénédiction solennelle, le gigantesque travail est achevé. Cinq cents personnes chaque jour y ont peiné pendant quinze mois, aidées de cent paires de bœufs.

La colline sainte s'élève à la pointe du sillon breton comme une tour de vigie à la proue d'une barque amirale. De son promontoire, la vue qui se brise au nord contre la mystérieuse forêt de la Madeleine dont les sombres vagues viennent expirer à ses pieds, plonge ailleurs sur un vaste moutonnement de paysage, percé sur douze lieues de profondeur par les cônes des moulins et des manoirs et par les aiguilles de trente-deux clochers. Par delà le pelage de la lande, brun, fauve ou doré selon la saison, s'étend la terre plate des marais et, tout à l'horizon, on voit d'un côté scintiller l'estuaire de la Loire, et de l'autre se découper dans le ciel les lourds remparts de Guérande.

L'ensemble, par sa masse imposante, affirme la puissance et la majesté de l'Homme-Dieu, appuyé sur le roc inébranlable, étreignant le monde de son regard, pleuvant sur lui de toute sa gloire. Fidèle à sa vocation d'éducateur sacré, le Bienheureux a voulu aussi que chaque détail soit un enseignement et une histoire. Il a tracé une sorte d'itinéraire symbolique, comme les aimait le moyen âge, une pieuse Carte du Tendre qui révèle une fois de plus son penchant pour l'allégorie en même temps qu'elle résume par des figures empruntées à l'art et à la nature l'essentiel de sa spiritualité.

Partant du pied de la montagnette, le pèlerin gravit la pente aride par un chemin qui tourne en spirale. Le long du parcours, quinze chapelles représentent les quinze mystères du Rosaire ; chacune est entourée d'un petit parterre de

roses : « La rose réjouit par sa beauté : voilà Jésus et Marie dans les Mystères Joyeux ; elle pique par ses épines : les voilà dans les Mystères Douloureux ; elle réjouit par la suavité de son odeur : les voilà enfin dans les Mystères Glorieux (1). »

À la première terrasse, la même dévotion s'exprime par d'autres images. Cent cinquante sapins alignés, ce sont les cent cinquante ave, répartis en quinze dizaines par le fuseau plus élancé d'un cyprès qui fait monter vers le ciel un *Pater*. On atteint ensuite la plate-forme supérieure formée par les matériaux hissés de la ceinture de fossés. Nouvelle répétition des quinze stations du rosaire, marquées par les quinze piliers qui soutiennent la clôture. De l'un à l'autre court un immense chapelet de pierre aux grains énormes. À l'entrée deux nouveaux motifs symboliques. D'un côté le Serpent d'Airain : par lui, ceux qui ont été mordus sont guéris ; c'est la figure anticipée du Christ dans l'Ancienne Loi. De l'autre, un *Ecce Homo*, le Christ lui-même présenté au peuple. Le voyageur qui s'est confié à la Vierge est ainsi conduit par elle à son Fils.

À l'intérieur de l'enceinte, le Calvaire s'ouvre par deux jardins en miniature, qui n'ont guère plus d'un pas de côté : c'est le Jardin d'Eden et le Jardin des Olives, celui du péché et celui de l'expiation. La croix du Sauveur domine au centre, rouge du sang de la Passion ; à sa droite, celle du bon larron est verte comme l'espérance, à sa gauche celle du mauvais larron est noire, de la couleur de l'enfer. Aux pieds du Christ, Notre-Dame de Pitié percée de sept glaives, assistée de saint Jean l'Évangéliste et de sainte Marie-Madeleine.

L'heure longtemps désirée, longtemps préparée, est venue, l'heure du repos et du salaire après la fatigue. Les bons ouvriers aux mains durcies, en relevant leur front courbé sur le sol, n'attendent pas d'autre récompense que cette joie radieuse d'apporter leur présent à l'Enfant-Dieu comme l'or et l'encens des Rois Mages, de remettre leur œuvre patiemment ouvrière aux pieds de Jésus et de sa Mère pour qu'ils soient contents et pour qu'ils sourient. Demain, ce sera fête dans le ciel et sur la terre. Des marcheurs, sac au dos, ont fait par étapes cinquante à cent lieues pour prendre part au formidable hosannah qui va faire résonner d'allégresse les échos du Paradis. Ils sont assis sous la tente ou la ramée, roulés dans des couvertures à l'abri d'un dos de rocher pour passer les nuits d'automne déjà fraîchissantes. On en compte près de vingt mille, groupés par paroisse, sous

(1) *Le Secret du Saint-Rosaire*, p. 8. V. p.

leurs étendards ; la montagne sainte en est couverte. Le Bienheureux, affairé et ravi, n'a pas découvert dans leur fourmilière ses vieux parents venus à pied de Rennes pour acclamer le triomphe de leur fils, qu'ils voient si peu et qu'ils n'osent presque plus approcher. La cérémonie est si finement ordonnée, si bien prête, que quatre sermonnaires de renom sont à leurs chaires en plein vent et qu'ils déroulent déjà le beau fil de leurs harangues.

C'est alors, sur ce point culminant de l'aventure héroïque, que le malheur s'abat, aussi soudain, aussi surprenant que l'épervier sur la colombe. Tout l'édifice va s'écrouler comme sous l'éclatement d'une mine. Dénouement inique en apparence, réponse insensée à tant de fidélité, de courage et d'amour.

Tout se passe avec une effrayante rapidité. Le treize au soir, un billet laconique de Mgr de Beauvau, jusqu'alors favorable et consentant, ordonne de renoncer à la bénédiction. Est-ce un atroce malentendu ? Le pauvre prêtre accouru auprès du prélat essaye en vain de le faire revenir sur sa décision. C'est chose bien impossible, puisque la volonté de l'évêque est dirigée et qu'elle n'est que le dernier anneau d'une chaîne de transmission. On a fait agir dans l'ombre tout ce qui pouvait nuire, on a calomnié en vain le saint homme auprès de son supérieur, on a tenté de jeter en travers de ses projets le duc de Coislin, propriétaire de la lande ; enfin, faisant flèche de tout bois, on s'est adressé plus haut encore, au commandant militaire de la Haute-Bretagne. Ce maréchal de Château-Regnault est-il donc un simple d'esprit pour donner dans le panneau avec cette naïveté enfantine ; n'a-t-il pas plutôt joué son jeu dans une intrigue plus savante qu'elle n'apparaît aux yeux du profane ? Il conclut délibérément des enquêtes qu'il fait conduire que la construction de Pontchâteau est un ouvrage, en effet, assez suspect à bien des égards, que ses fossés et peut-être ses souterrains lui donnent nettement le caractère d'une forteresse ; hanté peut-être par les désastres en cours de la guerre de la Succession d'Espagne, il imagine d'une manière absolument extravagante que des Bretons révoltés pourraient trouver un abri derrière les murs de cette redoute et favoriser par des signaux une descente des Anglais ; et qui sait si le chef lui-même de l'entreprise, ce prêtre fanatique et mystérieux ne cache pas sous sa feinte piété de noires ambitions politiques ?

On a osé soutenir des contes aussi noirs. L'affaire est venue jusqu'à la Cour, où les impressions et les propositions du singulier capitaine ont été purement et simplement enterrées par des fonctionnaires indifférents. Ordre est donné

de démolir le Calvaire et de faire disparaître les moindres traces de cette opération subversive.

Le coup brutal s'amortit un peu parce qu'il s'y prend à deux fois pour frapper sa victime. Montfort peut d'abord se persuader que la solennité n'est que remise. Il patiente, part à Saint-Molf pour une nouvelle mission. Pourtant les rats commencent à désertir son navire qu'ils sentent en péril. Tandis que le bon peuple est dans les larmes, quelques recteurs prudemment gagnent le large. M. Olivier s'éclipse, mais c'est pour revenir de Nantes porteur d'un nouveau billet épiscopal qui dispose en sa faveur des prérogatives anciennement accordées à son maître. A celui-ci défense est faite de prêcher désormais dans le diocèse.

On était au quatrième jour de la mission de Saint-Molf. Docilement, le condamné remet ses pouvoirs au compagnon qui l'a trahi et sur-le-champ il prend la route de Nantes. Parvenu au sommet d'un raidillon, à la sortie du village, il se retourne vers le petit groupe de bouviers et de paludiers qui l'ont suivi en versant des larmes. « Consolerez-vous, leur dit-il, vous êtes tous des innocents (1). »

La chute a été rude. Il en reste d'abord étourdi, comme un cavalier jeté à bas de sa monture. Rentré à sa maison des Hauts-Pavés et faute de pouvoir exercer un apostolat public, il use son besoin d'action charitable au service des malades et des indigents, au secours des victimes de la grande inondation. Pendant qu'il attend un signe de la Providence qui l'éclaire sur son avenir, le jugement des méchants s'exécute et l'épopée de Pontchâteau trouve son lamentable épilogue. Les infortunés collaborateurs du Bienheureux sont contraints par la force et sous la surveillance des soldats en armes à raser le monument de louanges qu'ils avaient élevé dans la joie. Il faudra attendre plus de cent ans pour que la colline soit rendue à sa destination primitive et pour que la prophétie du Père de Montfort s'accomplisse. « Quoiqu'on les apporte ici, écrit-il de Nantes le 29 janvier 1711, en parlant de ses statues, ce ne sera que pour retourner avec plus de gloire au calvaire (2). »

Le sentiment manifesté par le saint prêtre en présence du terrible événement désoriente la plupart des observateurs.

(1) On continue, dans la région à parler en souriant des « innocents de Saint-Molf ».

(2) Le Calvaire de Pontchâteau a été restauré en 1821 et attire depuis cette époque de nombreux pèlerinages. Le plus célèbre en 1873 a réuni 50.000 personnes. Les statues avaient été ramenées par le Bienheureux en octobre 1714 à sa maison des Hauts-Pavés, à Nantes.

Son attitude, en effet, est proprement inexplicable par les moyens de la psychologie ordinaire, qu'elle dépasse et qu'elle contredit. Elle ne peut se comprendre que d'une âme réellement rénovée, « convertie » au sens étymologique du mot, c'est-à-dire retournée comme un gant par l'invasion de la grâce et regardant dès lors par l'endroit les choses dont le monde ne voit que l'envers.

L'homme du commun confond l'obéissance du Père de Montfort avec la résignation. Ce sont là des choses tout à fait distinctes. La résignation est une soumission au mal ; elle laisse subsister au fond de l'âme qui se fait violence un levain de révolte et d'amertume. La sérénité du saint repose sur un optimisme parfait. Son adhésion est entièrement consentante et tranquille. Il ne mêle pas ses prétentions avec celles de la Providence ; il laisse à chacun sa part. L'intention est à lui et elle le juge, mais les résultats ne regardent pas la créature. Que les effets immédiats, les seuls visibles, de son action ne soient pas ceux qu'elle ait attendus, cela n'a absolument aucune importance. Nous sommes là dans l'ordre temporel que le regard du prédestiné doit franchir. Sur le plan de l'éternité, Dieu dispose et il sait ce qu'il fait. Le bon serviteur, pour être content, n'a qu'à verser l'obole qui lui est prescrite et ensuite à fermer les yeux. « Dieu soit béni, s'écrit Grignon de Montfort ; je n'ai jamais songé à ma gloire, mais à la sienne. J'espère qu'il me recevra avec la même faveur que si j'avais réussi. »

M. des Bastières a conté la visite de condoléance qu'il a faite à son maître et l'étonnement qu'il en a rapporté.

« Je croyais, dit-il, le trouver accablé de chagrin ; je me disposais à faire tout mon possible pour le consoler ; mais je fus très surpris lorsque je le vis plus gai et plus content que moi.

« Je lui dis en riant :

« — Vous faites l'homme fort et courageux. Pourvu qu'il n'y ait rien là d'affecté, à la bonne heure !

« — Je ne suis ni fort ni courageux, dit-il, mais, Dieu merci, je n'ai ni peine ni chagrin ; je suis content.

« — Vous êtes donc bien aise qu'on détruise votre calvaire ?

« — Je ne suis ni bien aise ni fâché. Le Seigneur a permis que je l'aie fait faire ; il permet aujourd'hui qu'il soit détruit : que son saint nom soit béni. Si la chose dépendait de moi, il subsisterait aussi longtemps que le monde ; mais comme elle dépend immédiatement de Dieu, que sa volonté soit faite, et non la mienne. »

IX

LA ROCHELLE ET LES FONDATIONS

CHRONOLOGIE : Missions dans le diocèse de Luçon (mai-juin 1711). La Rochelle, prédications en ville et dans la campagne (juin à début 1712). Prédications à l'île d'Yeu (février-mars-20 avril 1712). Voyage à Nantes (12 mai 1712). Missions à La Garnache, Salleraine, Challans, Saint-Christophe-en-Ligneron (mai-juillet 1712). La Rochelle, l'Ermitage Saint-Eloi (été, automne (1712). Missions à Thairé, Saint-Vivien, Escandes (hiver 1712), à Courçon (début 1713), à La Séguinière (juin 1713).

Un soir du mois de juin 1711, deux piétons exténués franchissaient les douves de la Porte du Landar, appelée depuis Porte Dauphine, et pénétraient dans une maison basse que son auvent orné d'une branche de houx désignait pour être une hôtellerie. Leur mince équipage, leur maigre visage trempé de sueur trahissaient une telle indigence que le patron, sans mot dire, les congédia de la main. La nuit tombait. Quelques pas plus loin, une auberge beaucoup plus sordide consentit à leur donner le vivre et le couvert. Peu de chose, une soupe aux légumes pour calmer la faim, un lit de sangle au grenier pour reposer les membres las. Pourtant, l'un des deux voyageurs se penche avec inquiétude à l'oreille de son compagnon : « Vous savez, père, que notre dernier liard est entré dans la bourse d'un mendiant. Comment ferons-nous pour payer ? — Mathurin, répond l'autre, tu t'embarrasses de beaucoup de choses, quand une seule est nécessaire. La Providence y pourvoira. » La note de douze sols ne fût pas soldée le lendemain, et l'hôte, prudent, en attendant le paiement qu'on lui promettait, retint pour gage un objet qu'il jugeait curieux et d'un certain prix : le